

dignité et magnificence les envoyés des princes étrangers et ceux des voïévodes de Sibérie; le guerrier nomade se muait en prince législateur, agriculteur et commerçant <sup>1</sup>. »

Ba'atour khongtaïdji conduisit des expéditions victorieuses contre les Kirghiz-Qazaq de la Grande Horde dont le territoire de nomadisation s'étendait depuis la ville de Turkestan à l'ouest jusqu'à l'Ili à l'est. Au cours d'une première campagne contre leur khan Ichim en 1635, il fit prisonnier le fils de ce chef, Yéhangir, qui réussit d'ailleurs à s'échapper. En 1643 il attaqua encore Yéhangir devenu sultan et, avec le concours des chefs khochot Outchirtou et Ablai, lui infligea une nouvelle défaite. Ainsi les Kirghiz, ces nomades turcs si superficiellement musulmans et devant lesquels tremblaient les sédentaires de la Boukharie, étaient raziés par d'autres hordes, plus mobiles encore, mongoles de race et bouddhistes de religion. Car Ba'atour khongtaïdji était sérieusement bouddhiste; nous avons vu que vers 1638 il concourut, avec Gouchi-khan, roi des Khochot du Tsaïdam et du Koukou-nor, à la guerre sainte qui délivra l'église tibétaine jaune de ses oppresseurs.

#### *Règne de Galdan (1676-1697). Fondation de l'empire djoungar.*

A la mort de Ba'atour khongtaïdji, en 1653 d'après Pozdnéev, le trône djoungar fut occupé par un de ses fils, nommé Senggé (vers 1653-1671). Vers 1671 Senggé fut tué par deux de ses frères, Setchen-khan et Tsoïba Ba'atour. Un quatrième fils de Ba'atour khongtaïdji, Galdan, né en 1645, avait été envoyé auprès du dalaï-lama, à Lhassa où il était entré dans les ordres. Vers 1676 il revint de Lhassa, après avoir obtenu du dalaï-lama les dispenses canoniques, tua son frère Setchen-khan, chassa son autre frère Tsoïba Ba'atour et se fit reconnaître khan des Tchoros et suzerain des autres tribus djoungar <sup>2</sup>.

Galdan avait triomphé grâce à l'appui du khan des Khochot du lac Zaïssan, Outchirtou-setchen. Cependant en 1677 il n'hésita pas à se retourner contre celui-ci, le vainquit, le tua, annexa son territoire avec une partie de sa horde et refoula le reste vers le Kan-sou <sup>4</sup>.

1. Courant, *L'Asie Centrale*, 46.

2. Courant, *L'Asie Centrale*, 47.

3. Les événements entre la mort de Ba'atour khongtaïdji et l'avènement de Galdan sont assez obscurs. Versions contradictoires dans le *Tong houa lou*, le *Cheng wou ki*, Mailla et les *Mémoires concernant les Chinois*. Reconstitution de Pozdnéev, dans Courant, p. 48, note 1.

4. Courant, 49, d'après le *Tong houa lou*.

Galdan se trouva après ce coup maître d'un solide royaume djoungar s'étendant depuis l'Ili jusqu'au sud de Kobdo et où les Dörböt, les débris des Khochot et les Khoït, bref toutes les tribus oïrat non émigrées, obéissaient avec discipline à la maison royale des Tchoros. Ainsi Gengis-khan avait naguère unifié sous l'autorité du clan hortchigin tous les Mongols du XIII<sup>e</sup> siècle. Disposant, lui aussi, autour de son patrimoine du Tarbagataï, d'une clientèle sûre, Galdan entreprit la conquête de l'Asie Centrale.

Il intervint d'abord en Kachgarie. On a vu que des familles religieuses de khôdja avaient progressivement annihilé dans ce pays l'autorité des khans de la maison de Djaghataï et sournoisement substitué ou superposé au vieux khanat gengiskhanide une sorte de cléricisme musulman, une théocratie islamique. Deux familles de khôdja, celle des Aqtaghlik et celles des Qarataghlik, avaient ainsi accaparé le pouvoir effectif, la première à Kachgar, la seconde à Yarkand. Vers 1677 le dernier khan, Ismâ'il, essaya de réagir et chassa de Kachgar le chef des Aqtaghlik, le khôdja Hazrat Apak <sup>1</sup>. Hazrat Apak se réfugia au Tibet, où il implora l'intervention du dalaï-lama. La démarche peut paraître étrange si l'on songe à l'abîme qui séparait la théocratie bouddhique de la théocratie mahométane. Mais sur le terrain des intérêts politiques et nonobstant l'entière opposition des doctrines, malgré le ciel et la terre, les deux cléricismes se comprirent. Le « pape du bouddhisme » qui considérait toujours son ancien « enfant de cœur » Galdan comme tout dévoué à sa parole, invita celui-ci à rétablir à Kachgar le représentant de Mahomet. Galdan obéit avec d'autant plus d'empressement qu'une telle mission faisait de lui à la fois l'avocat de l'Église lamaïque et celui de l'Église musulmane, sans compter qu'elle allait lui permettre d'établir le protectorat djoungar sur la Kachgarie.

Ainsi fut fait. Galdan n'eut pas grande difficulté à occuper la Kachgarie. Il fit le khan Ismâ'il prisonnier et l'envoya en captivité à Kouldja, sur l'Ili (1678-1680). Non content de réinstaller le khôdja Hazrat Apak comme vice-roi à Kachgar, il lui donna encore Yarkand au détriment de l'autre famille rivale de khôdja, celle des Qarataghlik, avec, même, Yarkand comme résidence principale. Ainsi la Kachgarie tout entière devenait un simple protectorat djoungar où les Khôdja n'étaient plus que des préfets du khan tchoros. On le vit bien lorsque après la mort de Hazrat Apak les

1. Cf. Hartmann, *Chinesisches Turkestan*, 17, 45. Barthold, *Kashghar*, E. I. II, 835. Courant, 50. *Cheng wou ki*, trad. Lepage, dans *Mission d'Ollone, Recherches sur les musulmans chinois*, 330.

vieilles querelles recommencèrent entre les deux familles khôdja des Aqtaghlik et des Qarataghlik. Les Djoungar mirent tout le monde d'accord en emmenant prisonniers les chefs des deux clans, l'aqtaghlik Ahmed-khôdja et le qarataghlik Dâniyâl-khôdja, après quoi ils se décidèrent pour Dâniyâl et l'établirent à Yarkand comme vice-roi de la Kachgarie (1720), mais en exigeant qu'il vint faire acte d'humble vassalité auprès de leur khongtaïdji, à Kouldja. De plus, les seigneurs djoungar s'adjugèrent de larges domaines en Kachgarie.

Après la conquête de la Kachgarie, Galdan s'empara — après 1681, semble-t-il — de Tourfan et de Ha-mi où avait sans doute subsisté jusque-là une branche orientale des Djaghataïdes<sup>1</sup>.

Galdan aspirait maintenant à recommencer l'épopée gengiskhanide. Il incitait tous les Mongols à s'unir pour arracher l'empire de l'Extrême-Orient aux Mandchous, ces parvenus dont les ancêtres djürtchât avaient été naguère écrasés par Gengis-khan « Deviendrons-nous les esclaves de ceux à qui nous avons commandé? L'empire est l'héritage de nos ancêtres<sup>2</sup>! »

Pour faire l'unité de la race mongole, Galdan avait maintenant à attirer dans sa clientèle les quatre khans khalkha. Leurs divisions faisaient son jeu, notamment la rivalité qui mettait aux prises le Dzasagtou-khan et le Touchétou-khan. Il s'allia au premier contre le second. Il eut bientôt le plus légitime des motifs d'intervention. Les troupes du Touchétou-khan Tsagoun Dordji, commandées par son frère, le *tcheptsoun dampâ*, vainquirent Chara, le Dzasagtou khan, qui se noya dans sa fuite, puis elles envahirent le territoire djoungar et tuèrent un frère de Galdan<sup>3</sup>.

Galdan réagit énergiquement. Au début de 1688, il envahit à son tour le territoire du Touchétou-khan, écrasa l'armée de celui-ci sur le Tâmir, affluent de gauche de l'Orkhon et laissa piller par ses gens les temples gengiskhanides d'Erdeni Tchao, à Qaraqouroum, signe visible du remplacement des Mongols orientaux par les Djoungar à la tête des nations mongoles. Fuyant devant Galdan, le Touchétou-khan et les autres khans khalkha (même Tzêwang Chab, le frère et héritier du dernier Dzasagtou-khan tué par le Touchétou) se réfugièrent du côté de Koukou-khoto,

1. Voir plus haut, p. 577-578.

2. *Tong houa lou*, dans *Courant*, 54.

3. *Tong houa lou*, *ibid.*, 33-34, 55.

en pays tûmed, à la frontière nord-ouest du Chan-si, sous la protection de l'empire chinois, en sollicitant l'aide de l'empereur mandchou K'ang-hi. Après avoir subjugué la contrée de l'Orkhon et de la Toula, Galdan descendait maintenant la vallée du Kéroulèn jusqu'aux approches de la Mandchourie (printemps de 1690). Tout le pays khalkha était conquis par les Djoungar dont l'empire s'étendait désormais de l'Ili au Bouir-nor : Galdan osa même s'avancer vers la Mongolie intérieure sur la route d'Ourga à Kalgan.

L'empereur K'ang-hi ne pouvait laisser se constituer aux portes de la Chine ce nouvel empire mongol. Il se porta à la rencontre de Galdan et l'arrêta « à Oulan-pout'ong entre Kalgan et Ourga, à 80 lieues de Pékin<sup>1</sup> ». L'artillerie créée par les Jésuites pour K'ang-hi ne permit pas à Galdan de vaincre. Le nouveau Gengiskhan, intimidé, évacua le pays khalkha (fin 1690). K'ang-hi réunit au Dolon-nor en mai 1691 une diète où les principaux chefs khalkha et, en tête, le Touchétou-khan et le Setchen-khan, se reconnurent vassaux de l'Empire sino-mandchou, lui payant désormais tribut, recevant en revanche une pension sur la cassette impériale et unis à lui par un lien de fidélité personnelle qu'allaient cimenter de temps en temps des alliances de famille. Il y a lieu de remarquer que, si ce système bénéficiait de l'expérience administrative chinoise à l'égard des « Barbares », il reposait surtout sur l'attachement, de nomade à nomade, des khans mongols pour le grand-khan mandchou. Le fait est que le jour où, en 1912, la dynastie mandchoue s'écroula, remplacée par la République chinoise, les princes mongols, s'estimant déliés du serment de fidélité, se déclareront indépendants.

La guerre reprit entre Galdan et l'empire en 1695. Galdan traversa de nouveau le pays khalkha et pénétra jusque dans la vallée du Kéroulèn d'où il pensait donner la main aux Khortchin de la rivière Nonni qu'il espérait détacher de la clientèle de l'empire. Mais les Khortchin avertirent de toutes ses menées la cour de Pékin. Au printemps de 1696 l'empereur K'ang-hi marcha contre lui avec toutes ses forces et, de Kalgan, piqua droit sur le Kéroulèn, dont il remonta la rive à la poursuite de l'ennemi<sup>2</sup>. Le khan djoungar chercha à se dérober, mais le principal lieu-

1. *Tong houa lou*, trad. *Courant*, op. cit., 57. Date du combat, 29<sup>e</sup> jour 7<sup>e</sup> lune de 1690 (2 septembre).

2. Pendant cette campagne, K'ang-hi s'était fait accompagner par le Père Gerbillon. C'est à celui-ci que sont dus les détails pittoresques rapportés par Mailla, XI, 95 et sq.

tenant de K'ang-hi, Fei-yang-kou, qui commandait l'avant-garde, le rejoignit sur la Toula et, grâce, cette fois encore, à l'usage de l'artillerie et de la mousqueterie, l'écrasa à Tchao-modou, au sud d'Ourga, le 12 juin 1696. La femme de Galdan fut tuée, tout son équipage fut pris, ses troupeaux restèrent aux mains des Impériaux. Ayant perdu la moitié de ses troupes, le chef djoungar prit la fuite dans la direction de l'ouest, tandis que K'ang-hi revenait en triomphe à Pékin et que les Khalkha, sauvés par la victoire impériale, reprenaient possession de leur territoire. A l'été suivant K'ang-hi se disposait à repartir en campagne pour relancer les Djoungar jusqu'au Tarbagataï, lorsqu'il apprit que le 3 mai 1697 Galdan était mort après une brève maladie<sup>1</sup>.

Le principal bénéfice que la Chine mandchoue retira de sa victoire fut l'établissement définitif de son protectorat sur les Khalkha. Les quatre khans khalkha que K'ang-hi avait sauvés de la domination djoungare n'avaient rien à lui refuser. Des résidents impériaux s'établirent auprès d'eux et une garnison impériale s'installa à Ourga, au centre de leur pays. A part cela, K'ang-hi qui, resté encore très mandchou, connaissait bien la psychologie des nomades, se garda de toucher à l'organisation nationale des Mongols orientaux. Il respecta « la vieille division, à la fois tribale, militaire et administrative du pays en *tsouglan* (diètes, ou ligues), *aymaq* (tribus ou corps d'armée), *qosighoun* ou *gochoun* (« bannières ») et *soumoun* (« flèches », c'est-à-dire escadrons)<sup>2</sup> ».

Il en était allé de même chez les Ordos. « Les diverses tribus, note le P. Mostaert, furent organisées en bannières (mongol *qosighoun*, ordos *gouchou*), à l'instar des huit bannières mandchoues et, quoique la plupart continuassent à être gouvernées par des princes issus de l'ancienne famille régnante, certaines d'entre elles, tels les Tchakhar et les Tümed du Kouei-houatch'eng, les perdirent et en vinrent à relever d'un fonctionnaire mandchou... Les individus appartenant à la même bannière furent répartis entre un certain nombre de *soumou* et ceux-ci à leur tour furent distribués entre quelques *qariya*, les *soumou* étant commandés par des *djanggin*, et les *qariya* par des *djalan*. Cette organisation eut pour résultat de relâcher plus ou moins les liens qui unissaient les nobles (*layidji*, de *tadji*) et leurs subordonnés (*albatou*), ainsi que de diminuer la distance qui séparait autrefois ces mêmes nobles des gens du commun (*qaratchou*)<sup>3</sup>. »

1. *Tong houa lou*, trad. Courant, op. cit., 56-63.

2. Cf. Deny, dans *Langues du monde*, 221.

3. A. Mostaert, *Les noms de clans chez les Mongols Ordos*, Bulletin n° 9, Catholic University Peking (1934), p. 21 et sq.

Au point de vue territorial, K'ang-hi arracha aux Djoungar la tête de piste des caravanes du Turkestan oriental en faisant reconnaître sa suzeraineté par le prince musulman de Ha-mi, 'Abd-Allâh Tarkhân-beg.

#### *L'empire djoungar sous Tséwang Rabdan (1697-1727).*

L'empereur K'ang-hi, satisfait d'avoir établi son protectorat sur les Khalkha et tranquilisé par la mort de Galdan, ne chercha point à soumettre le pays djoungar du Tarbagataï. Il laissa le neveu de Galdan, Tséwang Rabdan, fils de Senggé, monter sur le trône tchoros. Du reste, Tséwang Rabdan, que Galdan avait naguère essayé de faire périr, s'était vers la fin révolté contre celui-ci. La cour de Pékin croyait donc voir un allié prendre la direction des tribus djoungar. En réalité, comme l'a bien montré Courant, Tséwang Rabdan, avant de reprendre à son compte la politique anti-chinoise de son oncle, avait besoin de consolider sa situation au Tarbagataï et sur l'Ili. Cette dernière région intéressait particulièrement le nouveau khan, puisqu'il semble avoir mis sa capitale à Kouldja, en laissant la ville de l'Imil à son frère Tséreng Dondoub<sup>1</sup>.

Du côté de l'Ili, l'hégémonie djoungare se heurtait aux Kirghiz Qazaq, ces nomades turcs musulmans qui dominaient du Balkhach à l'Oural. Les trois hordes de Kirghiz-Qazaq, unies entre elles par un lien assez lâche, obéissaient encore à un même khan, Tyawka († 1718), connu, dit Barthold, comme le législateur de son peuple et sous lequel ces éternels nomades atteignirent un minimum d'organisation et de stabilité. Depuis 1597-1598 environ, sous le règne de leur khan Tawakkoul, les Kirghiz-Qazaq avaient enlevé au khanat uzbek ou cheïbanide de Boukhârâ les villes de Turkestan et de Tachkend; cent ans après, nous voyons encore Tyawka recevoir à Turkestan des ambassades russes (1694) et kalmouke (1698)<sup>2</sup>. A ce degré de puissance et en profitant des embarras causés aux Djoungar par leur lutte contre la Chine, Tyawka n'hésita point à faire périr plusieurs envoyés djoungar, avec les 500 hommes de leur escorte et cela dans des conditions particulièrement odieuses<sup>3</sup>.

Cette mise à mort d'une ambassade, dans les dernières années du xvii<sup>e</sup> siècle, en un coin de steppe entre l'Ili et le Sir-daryâ, ré-

1. Cf. Courant, 64 et 67.

2. Barthold, *Kirghiz*, E. L. II, 1085. Courant, 66.

3. Courant, 66, d'après le *Tong houa lou*.

veillait, sous l'apparence d'une lutte entre hordes nomades un vieux conflit ethnique et religieux. L'empire des steppes de l'ouest appartiendrait-il aux Turcs ou aux Mongols, aux musulmans ou aux bouddhistes? Ce furent les seconds qui une dernière fois l'emportèrent. Tséwang Rabdan attaqua Tyawka et le battit (1698). Boulat, ou Poulad-khan, chef de la Moyenne Horde qui succéda en 1718 à Tyawka, fut encore moins heureux. Les Djoungar enlevèrent aux Kirghiz Qazaq les villes de Saïrâm, Tachkend et Turkestan (1723). Les trois hordes, dissociées par la défaite, se séparèrent. Une partie des chefs de la Grande Horde et de la Moyenne Horde reconnurent la suzeraineté de Tzéwang Rabdan. Ce dernier fit également reconnaître son autorité par les Qara-Khirciz ou Bourout de l'Issiq-koul et il maintint la domination djoungare sur les khôdja de Kachgar et de Yarkand, telle que l'avait établie son prédécesseur Galdan. Au nord, son frère Tséreng Dondoub, dont le domaine propre était sur le lac Zaïssan et l'Imil, entra en conflit avec les Russes, qu'il obligea un moment à évacuer le poste de Yamichevsk, sur l'Iénisseï (1716). Une expédition punitive des Russes, au printemps de 1720, se heurta près du Zaïssan à Galdan Tséreng, fils de Tséwang Rabdan, qui avec vingt mille Djoungar réussit à les arrêter, malgré l'inégalité de la lutte entre les arcs et les armes à feu. Le bassin du Zaïssan-nor resta aux Djoungar. Finalement la frontière russo-djoungare fut fixée au fort d'Oust-kaménogorsk, fondé par les Russes sur l'Iénisseï au 50<sup>e</sup> degré, en cette même année 1720<sup>1</sup>.

Tséwang Rabdan n'avait pas attendu d'avoir ainsi consolidé son empire à l'ouest pour reprendre à l'est contre la Chine des Mandchous la politique de son oncle Galdan. Les troubles politico-religieux de l'Église tibétaine lui en fournirent l'occasion. Depuis la mort du dalaï-lama Nag-dbang bLo-bzang, entre 1680 et 1682, l'Église lamaïque était administrée par le *de-srid* laïque Sangs-rgyas rgya-mcho qui gouvernait à sa guise, d'abord au nom du feu pontife, prétendu toujours vivant, puis (1697) au nom d'un jeune garçon promu par lui dalaï-lama. Or Sangs-rgyas était acquis, contre la Chine, au parti djoungar. L'empereur K'ang-hi, suscita contre lui le khan khochot du Koukou-nor, Latsang-khan, qui, en 1705-1706, entra à Lhassa, mit Sangs-rgyas à mort et déposa le jeune dalaï-lama choisi par ce dernier<sup>2</sup>. Après des intrigues assez

1. Courant, 68.

2. Voir plus haut, p. 604. Cf. G. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei*, II, 269. Schuleman, *Geschichte des Dalai-lamas*, 161-170. W. Rockhill, *The dalai lamas of Lhassa*, T'oung pao, 1910, 20-36. Mailla, XI, 216.

compliquées, Latsang-khan et K'ang-hi firent nommer un nouveau dalaï-lama, muni de l'investiture chinoise (1708-1710).

Tséwang Rabdan vit ces changements d'un mauvais œil. L'influence morale de l'Église tibétaine était trop considérable en Mongolie pour qu'il se résignât à la voir mettre au service de la Chine. Vers juin 1717 il envoya au Tibet une armée commandée par son frère Tséreng Dondoub qui, de Khotan, par une marche d'une audace inouïe à travers le Kouen-lun et les hauts plateaux désertiques, marcha droit sur le district de Nagtchou-dzong, où le khan khochot Latsang-khan, représentant du parti chinois, se livrait aux plaisirs de la chasse. Bien que surpris, Latsang réussit jusqu'en octobre à arrêter l'ennemi à un défilé entre Nagtchou-dzong et le Tongri-nor, sans doute au pas de Chang-chong-la; à la fin il dut battre en retraite sur Lhassa, suivi à la piste par l'armée de Tséreng Dondoub. Le 2 décembre 1717 une trahison ouvrit à ce dernier les portes de Lhassa. Pendant trois jours les troupes djoungares massacrèrent tous les tenants, réels ou supposés, du parti chinois. Latsang khan qui avait cherché à défendre le Potala, fut tué dans sa fuite. Le Potala même, le sanctuaire des sanctuaires, fut livré au pillage. Courant s'étonne de voir les Djoungar, pourtant pieux lamaïstes, dévaliser ainsi la ville sainte de leur religion pour orner de ses dépouilles les lamaseries de Koufaja, leur capitale : mais n'est-ce pas ainsi qu'en pleine chrétienté médiévale les Vénitiens procédèrent à Alexandrie et à Constantinople? Et la « guerre des reliques » ne date-t-elle pas des débuts mêmes du Bouddhisme?

Cependant l'empereur K'ang-hi, à son tour, ne pouvait laisser les Djoungar maîtres du Tibet, tolérer un empire djoungar allant du Zaïssan-nor et de Tachkend à Lhassa. Dès 1718 il chargea le vice-roi du Sseu-tch'ouan de marcher sur le Tibet, mais en arrivant dans le Nagtchou, ce dignitaire fut repoussé et tué par les Djoungar. En 1720 deux autres armées chinoises pénétrèrent au Tibet, l'une de nouveau par le Sseu-tch'ouan, l'autre par le Tsaidam. La seconde défit les Djoungar qui, ayant soulevé contre eux la haine de la population tibétaine, durent évacuer précipitamment le Tibet (automne 1720). Tséreng Dondoub ne ramena pas en Dzoungarie la moitié de son armée. Un dalaï lama acquis à la Chine fut intronisé et deux hauts commissaires chinois furent placés auprès de lui avec mission de diriger la politique de l'Église jaune<sup>1</sup>.

1. Cf. Courant, *L'Asie Centrale*, 77 (d'après le *Tong houa-lou*); Schulemann, 171; Rockhill, *The dalai lamas*, T. p. 1910, 38-43. E. Haenisch, *Bruchstücke*

Tséwang Rabdan ne fut finalement pas plus heureux dans le Gobi. Ses troupes ne purent enlever Ha-mi à la garnison chinoise (1715). Les Impériaux, prenant à leur tour l'offensive, occupèrent Barkoul (1716), puis dirigèrent contre lui deux armées, l'une partie de Barkoul, l'autre opérant plus au nord, en direction de l'Altaï. Ces deux colonnes occupèrent Tourfan et allèrent, à la fin de 1720, battre les Djoungar à Ouroumtchi. Si les Chinois ne se maintinrent pas à Ouroumtchi, ils établirent une colonie militaire à Tourfan. Il est intéressant de constater que leur occupation fut favorisée par la révolte des musulmans tourfanais contre la domination djoungare<sup>1</sup>.

Peut-être l'empereur K'ang-hi qui avait le goût des conquêtes lointaines aurait-il entrepris celle de la Dzoungarie elle-même. Sa mort, en décembre 1722 et l'avènement de son fils, le pacifique Yong-tcheng, amenèrent la cour de Chine à faire la paix avec Tséwang Rabdan (1724); paix qui n'était d'ailleurs qu'une trêve. Tséwang Rabdan avait recommencé ses agressions en réoccupant Tourfan d'où la population musulmane se réfugia à Touen-houang en terre chinoise<sup>2</sup>, quand il mourut lui-même, à la fin de 1727.

#### Règne de Galdan Tsérenq 1727-1745.

Tséwang Rabdan eut pour successeur son fils Galdan Tsérenq. Le nouveau roi djoungar montra dès le début des sentiments si hostiles à la Chine que l'empereur Yong-tcheng recommença la guerre (1731). De Barkoul une armée chinoise marcha sur Ouroumtchi et y dispersa des rassemblements ennemis, mais sans s'y établir<sup>3</sup>. Plus au nord une autre armée poussa jusqu'à Kobdo et même au delà, au cœur du pays djoungar<sup>4</sup>, mais deux mois plus tard elle se fit écraser et fut presque entièrement détruite. L'empereur Yong-tcheng, découragé, fit évacuer non seulement Kobdo, mais même Tourfan.

Galdan Tsérenq chercha à exploiter le désastre des Chinois en envoyant son oncle Tsérenq Dondoub envahir le pays khalkha. De Kobdo délivrée, Tsérenq Dondoub poussa jusqu'au Kéroulèn<sup>5</sup>, mais les Khalkha résistèrent énergiquement, fortifiant, nous dit le

*Tong houa lou*, les passages de la rivière Baidarik, du Touin et de l'Ongkin, et les Djoungar ne purent se maintenir chez eux (fin 1731). Au printemps de 1732 les Djoungar, partis d'Ouroumtchi pour chasser de Ha-mi la garnison impériale, ne réussirent pas davantage. A la fin de l'été une petite armée djoungare qui razziait en pays khalkha fut surprise et en partie massacrée par un des princes khalkha près de Qaraqoroum<sup>1</sup>. A leur tour les Impériaux prirent l'offensive. En 1733-1734 ils allèrent s'emparer d'Oulias-soutaï, en plein Khangaï, et poussèrent jusqu'à l'Irtych noir. Kobdo même fut réoccupée<sup>2</sup>.

Malgré ces succès et tout en continuant, semble-t-il, à occuper, peut-être à titre provisoire, Oulias-soutaï et Kobdo, l'empereur Yong-tcheng offrit en 1735 à Galdan Tsérenq un accord qui laissait à la Chine les pays à l'est des monts Khangaï (pays khalkha) et aux Djoungar les pays à l'ouest et au sud-ouest de cette chaîne (Dzoungarie et Kaehgarie). Une trêve tacite s'établit sur ces bases, trêve qui, après la mort de Yong-tcheng († 1735) fut sanctionnée en 1740 par son fils et successeur K'ien-long. La paix se maintint jusqu'à la mort du khan djoungar Galdan Tsérenq (fin 1745)<sup>3</sup>.

#### Dawadji et Amoursana.

##### Annexion de la Dzoungarie à l'Empire mandchou.

La mort de Galdan Tsérenq fut suivie d'une période de troubles dans l'empire djoungar. Son fils Tséwang Dordji Namgyal (v. 1745-1750), jeune homme débauché et cruel, fut aveuglé et emprisonné à Aqsou par les seigneurs. Un nouveau khan, le lama Dardja (1750-1753) ne parvint pas à se faire obéir. Les tribus des Dörböt, Khochot et Khoit, soumises depuis un siècle aux *khong-laidji* des Tchoros, menaçaient de s'émanciper; c'était la dissolution de l'unité et de l'État djoungar. Enfin un chef énergique, Dawadji ou Tawadji, petit-fils de Tsérenq Dondoub et que secondait le prince khoit Amoursana, gendre de Galdan Tsérenq, marcha sur Kouldja et mit Dardja à mort (1753)<sup>4</sup>. Dawadji, proclamé khan (1753-1755) eut à lutter contre son ancien allié Amoursana qui, installé sur l'Ili, s'y conduisait en prince indépendant. Il le vainquit et le chassa.

Amoursana se réfugia alors, avec plusieurs chefs khoit, dörböt

1. 1732, 8<sup>e</sup> lune, 5<sup>e</sup> jour (23 septembre).
2. D'après le *Tong houa lou* traduit par Courant, *L'Asie Centrale*, 86.
3. *Tong houa lou*, *ibid.*, 87-89.
4. Exécution de Dardja et avènement de Dawadji, 1753 avant la 5<sup>e</sup> lune (commence le 2 juin) (Courant, 99, d'après le *Tong houa lou*).

aus der Geschichte Chinas, I, Die Eroberung von Tibet, aus dem «Feldzug gegen die Dzungaren» übersetzt, T'oung pao, 1911, 197.

1. Courant, 79, d'après le *Tong houa lou*.

2. Vers 1724, pense Courant, 84.

3. 7<sup>e</sup> lune, 1731 (août).

4. Été de 1731, 5<sup>e</sup> lune (juin).

5. 10<sup>e</sup> lune 1731 (novembre).



CARTE 30. — Le Haut XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.  
 Erratum : au lieu de Djoungar (Torgou) lire Djoungar (Tchoros et Dörbel).

et khochot, en territoire chinois où il se donna à l'empereur K'ien-long (1754). K'ien-long le reçut en audience solennelle à Jéhol, le prit sous sa protection et au printemps de 1755, le renvoya en Dzoungarie avec une armée chinoise, commandée par le maréchal mandchou Pan-ti. Pan-ti entra sans combat à Kouldja d'où Dawadji venait de s'enfuir. Dawadji fut d'ailleurs retrouvé bientôt après à Aqsou et livré aux Chinois qui l'envoyèrent à Pékin où traité avec humanité par l'empereur K'ien-long, il devait mourir de mort naturelle en 1759<sup>1</sup>.

Cependant le maréchal Pan-ti, établi à Kouldja comme commissaire général, s'était hâté de déclarer dissoute l'unité du peuple djoungar et de nommer des khans distincts pour chacune des tribus Tchoros, Dörböt, Khochot et Khoït. Amoursana, qui avait espéré recueillir une partie au moins de l'héritage de Dawadji, se montra amèrement déçu. Pan-ti, pour mater son mécontentement l'obligea à partir pour Pékin. Amoursana s'échappa en cours de route, rentra à Kouldja et souleva contre la domination chinoise le peuple djoungar. Pan-ti, qui avait imprudemment réduit l'effectif de ses troupes, se vit cerné sans espoir de délivrance et se suicida (fin de l'été et automne 1755)<sup>2</sup>.

Un énergique maréchal mandchou, Tchao Houei, rétablit la situation. Assiégé dans Ouroumtchi pendant l'hiver de 1756, il tint bon jusqu'à l'arrivée des renforts venus de Barkoul. Au printemps de 1757, il pénétra jusqu'à l'Imil, en plein Tarbagataï, tandis que d'autres colonnes chinoises étaient allées réoccuper Kouldja. Amoursana, traqué de toutes parts, se réfugia en Sibérie, chez les Russes (été de 1757)<sup>3</sup>.

Ce fut la fin de l'indépendance djoungare. La Dzoungarie *lato sensu* — arrondissement de Kobdo, Tarbagataï, province de l'Ili ou de Kouldja — fut directement annexée à l'empire chinois. La population même fut changée. Le peuple djoungar, en l'espèce l'élément tchoros et khoït (les Dörböt avaient été moins éprouvés), était presque exterminé. Les Chinois repeuplèrent le pays avec des immigrants venus de partout : Kirghiz-Qazaq, Tarantchis ou musulmans venus de Kachgarie, Dounganes ou musulmans venus du Kan-sou, Tchakhar et Khalkha, Ouryangqai ou Soyot, de race touwinsk, voire des colons mandchouriens, Sipo ou

1. *Tong houa lou*, trad. Courant, *L'Asie Centrale*, 99-103.

2. Suicide de Pan-ti, 29<sup>e</sup> jour de la 8<sup>e</sup> lune de 1755 (4 octobre), d'après le *Tong houa lou*, trad. Courant, p. 105-106.

3. Renseignements du *Tong houa lou* sur cette lutte qui prit l'aspect de guerillas et contre-guerillas, avec répression chinoise impitoyable (Courant, 106-114).

Solon. En 1771 arrivèrent d'autres colons, les Torghout qui, sous leur khan Oubacha, avaient, on l'a vu, abandonné la basse Volga pour revenir au pays natal, sur l'Ili. L'empereur K'ien-long reçut Oubacha à Pékin, lui réserva l'accueil le plus flatteur, ravitailla ces émigrants épuisés et les établit au sud et à l'est de Kouldja, dans la vallée du Youldouz et sur le haut Ouroungou<sup>1</sup>, où ils contribuèrent à combler les vides causés par l'extermination de leurs frères tchoros et khoït (1771).

#### *Le destin manqué des Mongols occidentaux.*

La destruction du royaume djoungar clôt l'histoire des Mongols. Si nous nous en tenons au sens restreint du mot, en laissant de côté d'anciens peuples vraisemblablement ou sûrement de race mongole, comme les Jouan-jouan et les K'i-tan, l'histoire des Mongols proprement dits commence à la fin du XII<sup>e</sup> siècle avec Gengis-khan. Les Mongols atteignent immédiatement leur apogée, vingt années ayant suffi à Gengis-khan après son élection impériale pour unifier le monde des steppes, entamer la Chine et l'Iran (1206-27). Cinquante ans encore, et le reste de l'Iran et de la Chine est conquis, l'empire mongol est devenu, — à l'exception de l'Inde, continent à part derrière sa barrière de montagnes —, l'empire du continent asiatique. Cette domination s'effondre presque aussi vite qu'elle s'était édifiée. En 1360 les Mongols ont perdu la Chine et l'Iran, pratiquement même la Transoxiane et ils ne conservent en Asie que la Mongolie et le Mogholistan, ce dernier nom désignant alors la partie septentrionale du Turkestan chinois.

Cependant la conquête et l'empire gengiskhanides n'avaient été le fait que des Mongols orientaux, ceux de l'Onon, du Kéroulèn et de l'Orkhon. Les Mongols occidentaux, les Oïrat ou Kalmouk, associés à l'épopée gengiskhanide à titre de ralliés, n'y avaient joué qu'un rôle subalterne. Aussi au lendemain de l'immense humiliation, de la perte de face sans précédent que constituait pour la descendance de Gengis-khan son expulsion de Chine, les Mongols occidentaux voulurent-ils arracher aux mains défaillantes des tribus de l'est l'empire des steppes et, comme Gengis-khan, entreprendre la conquête de la Chine. Notons qu'ils faillirent bien réussir puisqu'en 1449 ils firent l'empereur de Chine prisonnier, mais comme ils ne parvinrent pas à prendre Pékin, ce ne fut là qu'un succès sans lendemain, et, moins d'un demi-siècle après, ce pre-

1. *Tong houa-lou*, trad. Courant, 137. Cf. Albert Herrmann, *Atlas of China*, carte ethnographique, n° 67.

mier empire oïrat s'était si bien effondré qu'une curieuse restauration gengiskhanide put se produire en Mongolie orientale avec Dayan-khan et son petit-fils Altan-khan. Restauration assez impressionnante sur le moment. Les Chinois purent croire les jours de Gengis-khan revenus. Mais Dayan n'était pas le Conquérant du monde, pas plus qu'Altan n'était Khoubilaï. L'amplitude de cette restauration gengiskhanide ne dépassa guère Kobdo au nord-ouest, la Grande Muraille au sud-est. Puis cette dernière ardeur se tourna vers les fins spirituelles, dans le zèle d'une totale conversion des Mongols au bouddhisme de l'Église jaune tibétaine, et le réveil mongol s'assoupit dans le murmure des prières lamaïques. La Chine des Mandchous n'aura aucune peine à domestiquer ces guerriers confits en dévotion.

De nouveau le premier rôle passait donc aux Mongols occidentaux, restés plus belliqueux dans les âpres vallées du grand Altaï. Dès le commencement du xvii<sup>e</sup> siècle un intense mouvement d'expansion s'empare d'eux. Les Torghout, retrouvant les traces de Batou et de la Horde d'Or, vont s'établir sur la basse Volga, près d'Astrakhan, en Russie méridionale. Les Khochoï s'installent au Koukou-nor et dominant au Tibet, jusqu'à Lhassa. Les Tchoros ou Djoungar propres font la loi des frontières de la Sibérie moscovite à celles du khanat de Boukhâra d'un côté, de la Chine de l'autre, de Kobdo à Tachkend, de Kobdo au Kéroulèn. Leurs « capitales », Kobdo et Kouldja, paraissent appelées à remplacer Qaraqoroum, dont ils ont d'ailleurs, signe des temps, pillé les sanctuaires gengiskhanides. Par la politique avec le premier Galdan, puis par les armes avec Tséwang Rabdan et Tsérenng Dondoub, ils dominent à Lhassa; la puissance spirituelle de l'église lamaïque y est à leur dévotion, comme, à Kachgar et à Yarkand, le « clergé » musulman des khôdja n'est que leur fondé de pouvoirs. Pendant plus d'un siècle, ils sont les vrais maîtres de la Haute Asie. Leurs chefs, les *khonglaidji* Ba'atour, Galdan, Tséwang Rabdan, Galdan Tsérenng, se révèlent à nous comme des politiques pleins de ressources, aux vues audacieuses et vastes, comme des guerriers tenaces, sachant mettre à profit la merveilleuse mobilité, l'ubiquité de leurs archers montés, l'arme même qui a donné à Gengis-khan ses victoires. Eux aussi faillirent réussir. Que leur a-t-il manqué pour cela? De venir quelques années plus tôt, avant que la domination mandchoue eût donné à la vieille Chine une armature neuve. La Chine des derniers Ming était tombée dans une telle décrépitude que quiconque, Mongol, Japonais ou Mandchou, pouvait s'en emparer. Mais une fois la dynastie mandchoue

installée sur le trône des Fils du Ciel, la Chine en reçut pour un siècle et demi comme une vie nouvelle. Les premiers empereurs mandchous, intelligents, actifs, encore libres des préjugés millénaires, firent un sérieux effort pour moderniser le pays; les pièces d'artillerie pour eux fabriquées par les pères jésuites en témoignent. Galdan et Tséwang Rabdan, ces compagnons de Gengis-khan attendus sous Louis XIV, se heurtèrent aux canons mandchous dans le Gobi oriental, comme aux fusils moscovites sur l'Iénisseï. Le xiii<sup>e</sup> siècle se heurtait au xviii<sup>e</sup>. La partie n'était pas égale. Le dernier empire mongol s'effondra en pleine ascension parce qu'il était un anachronisme historique.

#### *Annexion de la Kachgarie à l'empire mandchou.*

On a vu que la Kachgarie, dont la capitale était Yarkand, formait avant 1755 une sorte d'État religieux musulman, entre les mains de la famille des khôdja qarataghlik et sous le protectorat très effectif des khans djoungar. Après la mort du qarataghlik Danyâl-khôdja, le khan djoungar Galdan Tsérenng (1727-1745) avait partagé les États du défunt entre les quatre fils de celui-ci : Djagân à Yarkand, Yoûsouf à Kachgar, Eiyôûb à Aqsou, 'Abd Allâh à Khotan. Au moment des guerres civiles entre prétendants djoungar, Yoûsouf, musulman zélé, profita des circonstances pour délivrer la Kachgarie de la suzeraineté de ces « païens » (1753-1754). En 1755 Amoursana, quand il était encore d'accord avec le maréchal Pan-ti, eut l'idée d'abattre la révolte des Qarataghlik en lâchant contre eux l'autre famille khôdja, celle des Aqtaghlik, leur ennemie héréditaire. Les Aqtaghlik étaient depuis 1720 retenus par les Djoungar dans une demie-captivité à Kouldja. Le chef aqtaghlik Bourhân ed-Dîn dit le Grand Khôdja, et son frère Khodjo Djân, dit le Petit Khôdja, acceptèrent avec empressement. Avec la petite armée mise à sa disposition par Amoursana et par les Chinois, Bourhân ed-Dîn enleva aux Qarataghlik d'abord Outch Tourfan, puis Kachgar, et enfin Yarkand. c'est-à-dire toute la Kachgarie.

Une fois en possession du pays, Bourhân ed-Dîn et Khodjo Djân mirent à profit la guerre qui venait d'éclater entre Amoursana et le gouvernement chinois pour se déclarer indépendants des Djoungar comme de la Chine. Un détachement impérial fut massacré (fin du printemps 1757). Mais ces beaux jours n'eurent qu'un temps. Quand les Chinois eurent annexé la Dzoungarie, ils se retournèrent contre les deux khôdja. En 1758 une armée chi-



noise, commandée par le maréchal Tchao Houei, descendit de l'Ili au Tarim. Khodjo Djân, battu près de Koutcha<sup>1</sup>, alla s'enfermer dans Yarkand où il fit une énergique résistance. De son côté Bourhân ed-Dîn s'enferma dans Kachgar. Après une guerre de sièges, pleine de péripéties, au cours de laquelle les Chinois, d'assiégeants, se trouvèrent un instant assiégés, Tchao Houei, au début de 1759, put, grâce à l'aide de renforts amenés par Fou-te, reprendre l'offensive. Yarkand se rendit la première, non sans que Khodjo Djân ait eu le temps de s'enfuir; puis ce fut le tour de Kachgar, abandonnée de même par Bourhân ed-Dîn (1759)<sup>2</sup>.

Les deux Khôdja se réfugièrent en Badakhchân, mais malgré la solidarité musulmane, le beg local céda aux menaces de la Chine<sup>3</sup>. Il fit exécuter les deux fugitifs et envoya la tête de Khodjo Djân au général impérial Fou-te. Tchao Houei annexa la Kachgarie à l'Empire sino-mandchou dans lequel elle forma la « Nouvelle Marche », *Sin-kiang*. Il sut d'ailleurs ménager les sentiments musulmans des indigènes.

L'annexion de l'Ili et de la Kachgarie par K'ien-long marqua la réalisation définitive du programme poursuivi depuis Pan Tch'ao par dix-huit siècles de politique chinoise en Asie, la revanche du sédentaire sur le nomade, des cultures sur la steppe.

1. 5<sup>e</sup>-6<sup>e</sup> lunes 1758. (juin-juillet).

2. Prise de Kachgar par les Chinois, 6<sup>e</sup> lune de 1759 (août). Pour tous ces événements, la source la meilleure est le *Tong houa lou*, dans *Courant, L'Asie Centrale*, 115-120.

3. Cf. Mir Abdoul Kérim Boukhary, *Histoire de l'Asie Centrale, 1740-1818*, trad. Schefer, 285, 286.

## APPENDICE

### L'ART ANIMALIER DES STEPPES

Nous donnons ici, comme suite à ce qui a été dit plus haut pages 42-52, quelques reproductions des chefs-d'œuvre les plus connus de l'art animalier des steppes, dessinées par M. JACQUES HORNUNG, élève de l'École du Louvre.

En dehors de toute question de chronologie, il convient de rappeler tout d'abord la dépendance d'une partie au moins des thèmes animaliers ici représentés envers la décoration assyro-babylonienne. Signalons à ce sujet le récent travail de M. V. Christian, *Vorderasiatische Vorläufer des eurasiatischen Tierstiles*, dans *Wiener Beiträge zur Kunst und Kulturgeschichte Asiens*, Bd XI, 1937, 11; et aussi Anna Roes, *Tierwirbel*, dans *Ipek*, 11, Leipzig, 1936-1937, 85. L'origine mésopotamienne de certaines déformations animalières, chères à l'art scythe, paraît indéniable.

Pour la chronologie du scythe, signalons l'étude que vient de publier M. Karl Schefold, *Der skythische Tierstil in Südrussland* dans *Eurasia septentrionalis antiqua*, XII, juillet 1938. Les datations de M. Schefold se basent sur d'heureux recoupements avec la numismatique et la céramique grecques. C'est ainsi que la présence d'une œnochoé du style de Kamiros permet de dater du premier quart ou du milieu du VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ la tombe scythe de Témir-gora, près de Kertch. Pour ce qui est du groupe koubanien de Melgounov, Kostromskaya, Kélermès et Oul, l'auteur abaisse quelque peu la date des principales pièces de Kélermès, estimées VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> par Borovka et qu'il date, lui, au moins pour la majorité d'entre elles, du deuxième quart du VI<sup>e</sup> siècle (voir planches p. 628, fig. 2-4). Il fait même remarquer que certaines pièces isolées du groupe de Kélermès, comme la fameuse coupe d'or avec lion dévorant une chèvre (moins scythe d'ailleurs que babylono-ionienne) ne peuvent être antérieures à des monnaies grecques de Teos de 544. Les plus anciennes pièces d'Oul seraient du milieu du VI<sup>e</sup> siècle, les autres ne seraient pas antérieures à 480. Les trouvailles de Kostromskaya et de Melgounov appartiennent en principe au même ensemble. Rostovtzeff et Ebert pensent que le cerf d'or de Kostromskaya que nous

RENÉ GROUSSET  
de l'Académie française  
Conservateur du Musée Cernuschi

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS PAYOT

*Histoire de l'Arménie (des origines à 1071)*  
*L'Empire du Levant. Histoire de la Question d'Orient, 1946.*

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Histoire des Croisades et du Royaume Latin de Jérusalem, 3 vol.*  
in-8° (Plon).  
*L'épopée des Croisades* (Plon).  
*Bilan de l'Histoire* (Plon).  
*Sur les traces du Bouddha* (Plon).  
*L'Asie Orientale des origines au XV<sup>e</sup> siècle* (en collaboration avec  
J. Auboyer et J. Buhot (Presses Universitaires).  
*Histoire de l'Orient Latin*, dans le tome IX de l'*Histoire Générale*.  
Glotz (Moyen Age) des Presses Universitaires.  
*Histoire de l'Asie*, collection « Que sais-je ? », Presses Universi-  
taires.  
*Les Croisades*, collection « Que sais-je », Presses Universitaires.  
*L'Empire Mongol*, collection Cavaignac, de Boccard.  
*Le Conquérant du Monde (Vie de Gengis-khan)*, Albin Michel  
*Histoire de la Chine* (Fayard).  
*Les philosophies indiennes* (Desclée).  
*Histoire de l'Extrême-Orient* (Geuthner).

# L'EMPIRE DES STEPPES

ATTILA. GENGIS-KHAN. TAMERLAN

Avec 30 cartes et 20 figures dans le texte

« Et l'Éternel dit : Je vais susciter un peuple qui parcourra les vastes espaces de la terre pour conquérir les demeures des autres peuples. Peuple terrible! Ses chevaux sont plus légers que des panthères, plus rapides que les loups du soir. Ils viennent de loin, ces cavaliers, ils passent comme une tempête, ils se jettent comme l'aigle sur leur proie. Ils se jouent de toute fermeté, amoncellent un peu de terre et la prennent d'assaut... » (Hab. 1,7-10).

Quatrième édition, avec un appendice  
sur les derniers travaux à la date de 1951.



PAYOT, PARIS  
106, Boulevard St-Germain

1952

Tous droits réservés